

L'AVENTURE HUMAINE

– essai poétique romancé

(lecture d'un monde avant qu'il ne disparaisse)



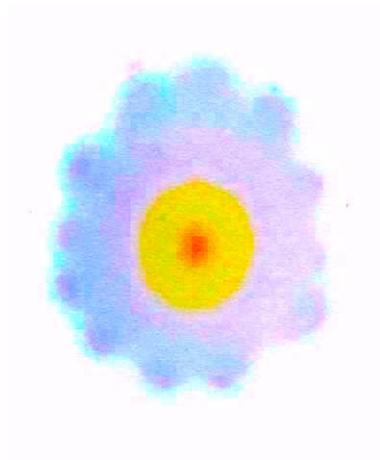
Femme assise n° IV, huile sur toile, 1983, Henry Le Chénier
Catalogue Musée Granet p. 35 © collection de l'artiste

Essai poétique

Ce texte pourrait paraître une fantaisie ou une flânerie, si ce n'était son fond qui se rapproche de thèmes fondamentaux tels qu'esquissés dans l'essai *Contre la morale capitaliste*, qu'il prolonge en quelque sorte et auquel il donne une ampleur et une résonance particulière. Et ce d'autant plus que les événements qui nous surviennent, en cette année 2020, confèrent encore plus de poids à la nécessité de conduire ensemble une réflexion sociale qui, jusqu'à présent, n'a jamais réellement eu lieu.

SOMMAIRE

L'AVENTURE HUMAINE – essai poétique romancé (lecture d'un monde avant qu'il ne disparaisse)	1
--	---



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

L'aventure humaine

Épilogue à un roman imaginaire

La vie ne serait-elle qu'un long prélude à la mort ?

Changer de style. Changer d'approche. Appréhender le monde qu'il m'est donné de voir d'un œil différent. Ne plus se conformer à la vision obscure qui nous enserme - qui ne l'a jamais rêvé ? - et en laquelle se perdent nos sens. Investiguer l'entour, découvrir son réel, là où se retranche hors de nous la parcelle de joie et d'émerveillement qu'il recèle. Redonner la confiance, la véritable délivrance... Si, ma foi, cela nous est encore donné.

Aborder à des romans grandioses, tout autant qu'inutiles. Se diluer en eux comme dans l'infini bigarré des choses : la fluidité des mots, la densité des phrases, l'immensité de l'océan. Voir se construire une à une les pièces du puzzle qui formeront, au final, la toile de fond de l'histoire, la robustesse inhérente de son intrigue. Se dédier uniquement à cette vague intrigue. Tout entier. Usurper en tant que tel son pouvoir univoque de spectateur. Se placer un peu de côté, de biais, vis-à-vis de son contenu. Être en cela le témoin de quelque chose qui nous dépasserait... Cela est-il, à ce jour, toujours envisageable ?

Essai poétique

Est-il envisageable de savoir à ce point se dédoubler ? C'est-à-dire se désassembler de soi-même ? D'arracher de sa conscience pensante son puissant subconscient ? D'en dégager, sans même le vouloir, une véritable vision de surpuissance... ? Ce challenge est-il de l'ordre de l'admissible ? Ou bien n'est-il qu'une simple vue de l'esprit ?

Qu'est-ce qui fait que, dans notre monde que l'on fouille, un élément surnuméraire, à un moment donné, et subrepticement, s'insinue et confère au tableau qui se forme inopinément devant nos yeux sa vision de relief ? Quelle est cette magie qui flotte soudainement autour de nous ? Ce pouvoir séducteur, ou bien synthétique, qui nous ouvre les sens, nous dévoilant l'entièreté de son esprit ? Nous prédisposant à une bienveillance... ?

Cette surnature prend les commandes du récit : toutes les rennes de notre imaginaire. Pour l'investir, le nourrir, le guider, l'habiter. Le faire croître au-delà de sa propre chair, sa pure subsistance. Lui imposer une logique au-delà du parfait ordre établi des choses... Est-ce cela qu'on nomme le romanesque ?

Ce roman parlera de l'aventure humaine. Qui commença il y a bien longtemps déjà, et dont les premiers textes conservés, d'Homère à la Bible, nous en restitue les traces d'origine. Rien n'est plus intéressant en effet que de s'en référer à l'origine lointaine des phénomènes. De remonter à leurs racines denses, leurs sources premières, leurs éléments initiateurs.

Ce qu'en dit la Genèse est, à ce sujet, hautement significatif, pour ne pas dire signifiant. Elle commence par établir un début à la vie : la création de l'univers, qui est un fait avéré en soi et détermine les limites de notre environnement. Pas besoin d'explication plus avancée : l'univers est et se suffit à lui-même d'une façon irrémédiable. Voilà en quoi consiste son premier enseignement. Ciel, terre, eau, air : circulation des quatre éléments. Creuset de notre enfance de vivants...

Les astres, les fleurs, les êtres, les choses, les pierres, les animaux ne sont que du décor. De l'illumination, comme l'est la lumière. Et ce décor est foisonnant et croît de multitudes : dans le ciel, sur la terre, sous les eaux, dans les airs. Ce foisonnement est un en soi, telle une offrande faite à notre engeance de vivants, une véritable bénédiction. Cette

Essai poétique

multitude est un jardin que l'on nomme le paradis. Et voilà ce que Dieu fit aux yeux des hommes, et Il vit que cela était bon...

Mais au sein de ce paradis, se joue déjà un drame : l'épreuve de la liberté. Car l'homme y est bientôt façonné, qui vit son origine comme une innocence. Il y est créé nu : ce qui veut dire qu'il s'offre au monde tout ingénu, c'est-à-dire inconscient de sa condition d'homme. Inconscient de la mort et de la société. Du poids de cette mort, de cette société. Car l'arbre de vie lui est donné - cette abondance fortuite dont il se nourrit -, et la concupiscence n'existera que dans la pluralité à venir des genres, des sexes et des individus.

Ce mythe est-il en lui-même pertinent ? Quoi qu'il en soit de cette simple hypothèse, le fait à retenir ne se situe pas là, mais juste après. L'arbre de la connaissance : ce mythe de l'homme déchu de ce giron initial qu'est, pour lui, le paradis perdu. Mais en quoi consiste réellement ce paradis perdu ? L'homme s'est-il réellement interrogé sur cela ? Tout au moins, en a-t-il jamais tiré toutes les conséquences ? Ce texte écrit il y a plus de 2 500 ans et qui nous éclaire sur des questions fondamentales de notre humanité, les faisant surgir devant nous, l'avons-nous bien lu, et bien écouté ? À proprement parler, l'avons-nous décrypté ? Les fausses routes, comme des fausses couches... Serions-nous toujours en pleine gloire, si cela avait été le cas ? Qui serait en mesure de nous le dire ? De seulement le suggérer, si ce n'étaient les écrivains ? Le seul penseur qui est en nous n'a-t-il jamais résolu la question ? Et je ne parle pas des philosophes !

Envisageons donc froidement cette énigme : l'homme s'est vu, autrefois, dépositaire d'un trésor à lui caché, comme dans la fable de Lafontaine. Et il ne sait comment le retrouver. Que met-il alors en œuvre ? Quels subterfuges va-t-il pouvoir trouver pour tenter d'y parvenir ? Vers où le mèneront ses lointains dérivatifs ? Vers une délivrance usurpée ? Un bonheur vaguement extirpé ? Une libération tant méritée ? Ou vers un chaos programmé ?

Et comment saura-t-il, tel Homère le conteur, le chanter, ce lourd chemin qu'il se doit alors d'emprunter ? En sera-t-il aveuglé, ou en sera-t-il instruit ? Ou bien préférera-t-il se parer, comme à son habitude, de son costume traditionnel d'insouciance ? De celui qui a la face si proche du sol qu'il ne voit plus s'ériger devant lui les obstacles qui, au

Essai poétique

demeurant, lui déplaisent tant ? Se cacherait-elle en cela, l'histoire de l'homme : en sa véracité ? Loin des sursauts salvateurs de sa lucidité ?

Mais une nouvelle évidence transparaît bientôt : ce n'est pas la parabole initialement envisagée qui détient la réponse. Bien qu'elle nous dise expressément : « Ne touchez pas à l'arbre de la connaissance » (soit ce qui est à apprendre), contrairement à l'arbre de la vie (soit ce qui nous est donné). Mais connaissance équivaut-elle ici à Science ? Celle qui n'apparaît pas encore dans la Bible et que l'homme s'est ensuite inventée à lui-même pour qualifier le siège de ses activités ? Un peu comme lorsque, par vantardise et a posteriori, l'on tente de qualifier l'illicite... Qui qualifie ce que l'on sait devoir être volé par crânerie, devoir être usurpé. L'homme n'est-il, en définitive, que cet être bravache, ce voleur de feu ? Nous avons trouvé notre point de départ : mais en quoi se résume notre destinée ?

L'écrivain a fait son office. Il a ordonné les sentences, pavosé le décor, extirpé de la glaise la direction absolue que lui offre la probabilité de son récit. Mais laissons derrière lui son habit de prophète : faisons place nette, maintenant, au conteur...

*

*

*

Cette plongée immersive dans l'océan corallien, dans l'étendue de sa blancheur, au large de sa pureté nuptiale... Sous sa lune soyeuse, son orbe sobre et crayeux, se glisser au sein d'une onde : sa pure liberté. Être immergé dans ce dédale du corps absolu : ce corps féminin de l'absolu qui nous dépasse un tant soit peu de sa puissante subsistance - son onctueuse subsistance, pourtant sans forme avérée ni précise... -. Vivre pour l'étincellement de sa voie parsemée, sa forte voie apaisée dans son immense dialogue lacté : elle, toute mouchetée de diamants, qui les surplombe au ciel - ce large et grinçant océan et sa tempête rugissante -, les criblant de cet espace vibrant. Immersion lente de nos êtres dans son espace vibrant...

Vivre pleinement cette totale liberté de l'absolu. Cet état souverain de la suprême liberté dans la splendeur de l'air inerte, immobile et tranquille,

Essai poétique

quand rien ne fait plus défaut ni n'oppose résistance. Sentir cet état d'origine, ancien et antérieur, nous envahir tendrement, insistant de son souffle et de sa lame froide, nous inféodant, nous, purement matriciels... Car en effet, nous émanons directement de la matrice du monde !

Dans cette couleur claire du monde, rayonner de délice : du délice vaincu. Au bord de la noirceur, de cette profondeur tranchante des nuits, n'avoir jamais vécu que la richesse chevelue des jours. Que la lumière et la clarté et, pour nous-mêmes, devenir cette heureuse clarté : est-il au monde un endroit plus rêvé ? Un endroit mieux convoité que de se croire, sous le berceau du ciel, langoureusement immortels, comme ces êtres perpétuels ? Émanés d'un esprit éternel, sans vouloir ni limite, ni espoir ni désir ? Sans autre volonté qu'être de cette ondée tombée du ciel ; qu'être né seulement de cette ondée malencontreuse tombée du ciel... Voilà bien le mystère qui nous est encouru ; celui qui nous habille, nous, ces êtres vagabonds, quand nous sommes laissés à la libre pensée du monde...

Nous sommes, par nature, des êtres échappés d'une libre pensée.

Le deuxième élément qui nous sera donné de lire est la gémellité. Notion qui n'est pas à prendre au sens strict de « jumeaux », mais simplement de double. D'un être à la fois identique et différent. De même sang que nous, comme de même conformation. Mais bien indépendant d'esprit et de volonté, fut-il notre propre frère... N'y a-t-il pas du mystère latent à vouloir se confronter à une telle idée ?

La steppe est l'étendue de toutes les rengaines. De toutes les obsessions et des ressassements. Car l'homme rumine en son for intérieur. L'homme rumine et accumule ses peurs, ses profondes frustrations. L'homme, ayant un fort challenge à relever sur cette terre - survivre ! -, se voit contraint d'en soupeser l'énorme charge et la si lourde responsabilité. Cette nécessité laisse parfois son esprit vacant. Cette nécessité est comme un aiguillon lui ayant pénétré le corps, profondément ancré, papillon qu'il ne peut plus extirper. Comment lui en vouloir de ses ressentiments, eux qui lui sont nés de la misère et de son tendre dénuement ?

Essai poétique

Relisez les premières pages de la Bible : vous verrez à quel point les mots qui y sont employés sont d'une naturelle nécessité autant que d'une humaine évidence. D'une clarté et d'une simplicité à toute épreuve. Combien ils nous touchent à l'âme directement et nous soulèvent le cœur : pourquoi et comment, cette force à nous convaincre, comme celle déployée à vouloir nous étriller... ? Est-ce la toute puissance de l'interdit qui est ici évoquée ?

Dans les chapitres d'entame de la Bible, l'évocation des temps chronologiques, loin d'être à ce point absente, est suggérée ; les temps préhistoriques, avec l'homme de nature (Rousseau n'aura pas eu à chercher bien loin les prémisses de son contrat social : il n'eut qu'à imiter ce qu'en disait la Bible), y sont mentionnés lorsque, nu, l'homme fut instauré sans malice ni malignité aucune. Mais cet état ne dure pas éternellement. Rapidement (cette évocation glisse comme un lointain souvenir), viennent les temps néolithiques où apparaissent le pastoralisme d'Abel, jugé positif, contre l'agriculture de Caïn, jugée plus négativement. Pourquoi cette distinction divine ? Est-ce que le pastoralisme est censé être plus proche de la nature que l'agriculture, qui la transformerait ? Ceci n'est pas dit explicitement par le texte, mais la réalité contredirait cette interprétation, puisque la transformation des espèces fut réelle dans les deux cas. Puis viendront les premières généalogies qui ne touchent pas le cœur de ceux qui ne sont pas nés des tribus du désert.

Quoi qu'il en soit de tout ceci, cette dichotomie est surtout la source d'une division de branche. Phénomène qui dut être on ne peut plus fréquent, dans l'organisation tribale de l'époque. Une branche, ou lignée (celle de Caïn, le meurtrier), devint dure et austère. Elle se caractérise par le repli sur soi et par l'identité excessive du groupe. L'autre lignage, l'élue de Dieu, prospère dans le libre arbitre, mais jusqu'à un certain point cependant : lorsque Yahvé la jugera elle-même dépravée, il l'exterminera par le déluge tout comme si, n'étant pas fier de son « esquisse d'homme » qui aurait mal tourné, il veut recommencer son expérience à son point d'origine, mais en sélectionnant cette fois-ci un élu prototype, Noé et sa famille, lui attribuant pour mission explicite la sauvegarde d'un mètre étalon de chaque espèce. Il n'y aura donc pas lieu de tout reprendre au début, mais seulement d'améliorer les gènes par la sélection positive... pourrait-on dire, avec le recul de l'Histoire !

Essai poétique

Ceci n'est quand même pas sans évoquer la transformation naturelle des espèces dans le contexte d'une évolution socialement favorable !

On observerait donc qu'il existe une voie positive et une voie négative. Et là où Yahvé rejoint Darwin avant l'heure, c'est quand il constate que la voie positive, s'adaptant le mieux du monde à la transformation, est la plus apte à survivre. La question du déluge étant finalement assez anecdotique, puisque de l'ordre du cataclysmique. Qui n'est présent dans le récit que pour nous rappeler la force première de la nature, supposément soumise aux lois divines...

Cette force impérieuse de la nature fut, quoi qu'il en soit et de toute évidence, toujours vécue comme une réalité : de Santorin au Pont-Euxin, du Vésuve à Java, de la Soufrière au cratère de Yellowstone, les catastrophes durent frapper cruellement le cœur des hommes, de toute éternité. Nous dûmes pourtant nous en accommoder. Ou seulement pouvions-nous tenter d'en minimiser les effets ? Une des raisons à nous offertes de développer notre propre Science... ?

*

*

*

Bien sûr, le temps et la distance effacent à nos yeux la forte poétique contenue dans ces lignes surpuissantes. Qui saurait nier combien elle y est présente au premier degré ? Ainsi de la multiplication des images qui indiquent des faits, des dates et des lieux inconnus de nous, dont seule la mémoire collective conserve une trace fugace. Les premiers prophètes vivent entre sept cents et neuf cents ans. Ils évoquent probablement, comme cela vient de nous être montré, le lignage d'une tribu, plutôt qu'un personnage réel, emblématique. Tout se joue donc dans la force subjective de l'évocation, souvent concise et spontanée. La figure de style resserrée tend à suppléer ce qui faisait défaut aux connaissances de l'époque : « les monstres marins », « les serpents de mer » traduisent des créatures marines gigantesques, alors méconnues de nous, dont l'homme s'est longtemps fait une légende. Mais qui existent bel et bien.

Essai poétique

Les textes de l'origine, d'essences dispersées, sont des phrases rythmées, rigoureusement scandées, héritières de la diction particulière des premières transmissions orales. Mais sans ponctuation prédéfinie, donc. D'où l'intérêt de connaître - ou de savoir décoder - l'immense foisonnement des styles littéraires contenus dans la Bible. Car des situations typiques s'y retrouvent, comme la plus caractéristique d'entre elles, la prière, qui se situe entre la saine expression d'une aspiration intérieure, d'un vœu pieu ou d'un strict engagement de l'homme, personnels ou bien collectifs, et le poème, émanation directe de notre subconscient.

Bien que les séparations en chapitres et en versets n'apparaîtront qu'au cours du XVI^e siècle de notre ère, pour des raisons de commodité et d'exploitation de cet assemblage touffu d'écrits de provenances variées, parfois redondants, la forme actuelle garde une trace tangible de cette structuration particulière d'un texte pré-littéraire, en premier lieu compilé dans le but d'en assurer la transmission collective et sa pérennité sociale. C'est d'ailleurs ce qui en fit sa force (et, par voie de conséquence, son extraordinaire longévité), puisque les peuples concernés y ont lu plus qu'une histoire : leur propre identité.

Et c'est ce qu'on retiendra de la Bible, comme du cycle de l'épopée d'Homère, plus ancienne encore d'au moins deux siècles environ, et pourtant déjà écrite en vers : qu'ils fondent à eux deux les bases de toute littérature occidentale, depuis l'économie rigoureuse du récit, jusqu'à leur foisonnement de figures littéraires qui toutes existent dans ces deux récits fondateurs : anaphores, hyperboles, gradations, répétitions, oxymores, antiphrases, métaphores, périphrases, litotes, euphémismes, prétéritives... On en passerait et des meilleures ! Au moins, reconnaissons leurs ce talent et leur infinité de richesses.

*

*

*

Être au monde est un acte poétique. Être au monde et le vouloir, c'est naviguer sans fin entre le rêve et la réalité des choses : ce qui représente la définition même de la poésie. Être au monde, c'est espérer le meilleur, dès lors que nous assaille le pire. C'est vérifier au

Essai poétique

quotidien la densité du monde qui nous accable. Mais c'est aussi se faire léger comme la bulle d'air, autant que cela nous sera loisible de le faire. C'est espérer danser dans la fourmilière de la lumière et, parfois, effectivement, une clarté nous vient, qui dansera avec nous, lors de nos fêtes d'épousailles notamment...

La steppe est un lieu d'endurance tenace. C'est un lieu d'abnégation et de courage où le chagrin lointain borde l'horizon noir. Des voyages sans fins, des colonnes d'oiseaux, des convois millénaires, des taches d'herbes éparses et desséchées, ou grasses, hautes et cous pliés, soumises au gré du vent... Il y a comme une attente immense dans le désert : une attente de vie. Mais qui toujours balance avec la mort. Avec l'idée toute proche de la mort. Du fait de cette proximité vécue, l'issue incertaine court, sans retenue aucune, entre les espaces grandioses de la steppe. Ici, en son sein fulgurant, la vie est linéaire et ne s'encombre plus de rien. Les troupeaux sont épars et les bourrasques s'époumonent, tranquilles... Rien ne sert de courir, ce qu'ils savent bien, et le pasteur un peu distrait les regarde de loin, de son œil immobile.

La steppe est donc ce lieu d'un si cruel privilège : celui, déjà ancestral à nos yeux, de voir s'écouler hors de nous le temps de vivre qui se fissure et s'épanche de nous, directement de notre âme. Comment, alors, ne pas ressentir, au sein de notre intimité béante, ce lyrisme prenant nous envahir le corps, nous lacérer l'espace ? Comment ne pas en venir à feindre l'absence même, pour éviter d'avoir à affronter le vide et son néant ? Le vide de sa raison d'être et le néant de ses sensations ?

Est-ce cela que Caïn a ressenti en lui, caché au plus profond de son propre corps ? Est-ce à nous de juger ce que Caïn aura ainsi ressenti, lui seul, proscrit, perdu au fond de sa colère et submergé d'un lourd chagrin ?

*

*

*

Noé enferma les oiseaux, comme Dieu le lui avait commandé. L'homme obéit toujours à ses furieuses destinées. Noé enferma les reptiles, deux à deux accolés, par couples infernaux, et tous les autres animaux non

Essai poétique

apprivoisés. Par lui, nous n'échapperons pas à nos vieux démons. Car Noé fut docile et Noé fut soumis, attendant le déluge, attendant la décrue. Nous regardons le monde à travers la lorgnette étroite de nos folles espérances. Noé, lui, fut tranquille, rasséréné par la parole reçue. Noé fut tel une arche à lui tout seul, dans la force de sa vieillesse, le vibrant colossal de ses années, l'enthousiasme de sa persévérance. Car plus nous serons simples et plus nous serons gais, et plus nos âmes seront pures. Plus nous serons accueillants et gracieux pour nos prochains et plus la vie nous sourira. Plus nous serons sans désir pour nous-mêmes et plus la terre s'apaisera, tout autour de nous. Du moins, le croyons-nous : sommes-nous déjà avertis de cela ?

Car tourne la terre comme un étrange métronome. Chantent les étoiles au-dessus de nos têtes, comme un chœur de bonté. Fusent les sentiments qui atteignent nos âmes : que pourraient-ils atteindre d'autre ? Pareissent nos sensations dans nos corps esseulés. Et que se languissent nos devenirs à travers les moussons... D'une tiédeur suave sera faite la nuit. D'une chaleur tenace sera produit le jour. C'est la promesse ultime qui nous est octroyée : la seule, en vérité, qu'il nous soit encore loisible d'atteindre...

Car Dieu, dans sa réalité pressante, se repentira lui-même de son geste impulsif et très désordonné. Aucune de ses puissances ne peut jamais contraindre l'homme. Aucun de ses esprits de pierre ne peut s'opposer à la labilité de son esprit, à la fugacité de sa parole. Aucune marche de bronze n'altérera jamais sa marche profonde d'automne. Aucune joie tangible, à sa frivolité nuptiale, ne se substituera. Aucun agrume ne résistera à la chair, ni aucun oiseau à son glorieux appétit.

Au sortir du déluge qu'il avait lui-même ordonné, Dieu vit la silhouette de Noé se confondre en offrandes, et Il le constata : « Jamais je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance ; jamais plus je ne frapperai les vivants comme je l'ai fait. »

Dieu avait pris conscience des limites de l'homme qui, sans pour autant être divines, produisent en même temps sa toute puissance sacrée : sa multitude et sa désobéissance sont sans frontière, et Dieu ne peut que le remarquer. Comme il constate combien dans sa faiblesse même se loge sa force, et dans sa petitesse le surgissement de l'inébranlable... !

Essai poétique

Dieu vit jaillir l'inaltérable de l'homme, si bien qu'au matin d'un nouveau jour, promesse d'un ordre divin renouvelé, Il en fit un poème :

« Tant que durera la terre,
Semaines et moisson,
Froidure et chaleur,
Été et hiver,
Jour et nuit
Ne cesseront plus. »

Toute une destinée par Lui ainsi tracée : l'homme ne sera jamais fait homme que tant qu'il vivra sur la terre !

*

*

*

Que peut-on expliquer à l'homme, justement, qu'il n'en ait fait lui-même sa propre expérience ? On peut, bien évidemment, lui enseigner les rudiments de tout art ou ceux de toute science : en peinture, en musique, en conflit, en souffrance, en mathématique ; mais l'appropriation par chaque individu d'une manière particulière ne s'acquière que par un long cheminement solitaire. L'enfance est malléable, mais elle n'est pas éternelle. L'homme ne s'exprime avec aisance et facilité que dans le sentiment d'indépendance. On peut lui désigner le point ultime, lui pointer en quoi consiste l'échéance qui lui sera loisible d'atteindre, lui présenter la cible ; mais seule sa vision autonome et lucide lui permettra de se l'approprier. Seul le chemin de l'expérience mènera l'homme vers son unicité.

Mais être unique n'est pas un but en soi. Cela reflète même, pour tout individu, un fort dilemme que de se considérer sans équivalent. Un dilemme en soi permanent et parfois schizophrène. Du temps de la Bible, tous les peuples étaient uns et entiers. C'est-à-dire qu'ils étaient solidaires. Depuis que l'homme s'est senti le droit de devenir unique, il est en permanence écartelé entre vouloir être pluriel et être sans secours. Une part non négligeable de l'anthropologie moderne étudie ce phénomène viscéral et ses ravages. Sa distorsion sociale lui est induite. Ce fait recèle l'une des sources de notre monde distendu.

Essai poétique

L'homme moderne est donc loin d'être en mesure de ressentir l'extase. L'extase est un événement élaboré – qui, d'ailleurs, n'appartient pas encore à la Bible, laquelle n'en présente que les prémisses -, mais elle est en même temps un phénomène du passé. Vivre l'extase, c'est vivre en communion avec le monde, tout en se persuadant d'être en symbiose avec une âme supérieure qui nous dépasse. Entité que l'on place au-dessus de toute valeur, non par choix opiniâtre et volontaire, mais par une simple expiration d'un souffle de vie. Être en extase, c'est comme se construire un double en esprit dématérialisé.

On en revient donc à la pesante matérialité du monde qui nous entoure. Et qui ne porte pas à produire ni à exprimer la clairvoyance des richesses de l'immatériel. D'où l'expérience du dilemme de notre modernité. D'où le sentiment intimement vécu, parfois, de notre non-vie. De cette appropriation manquée de sa propre vie. Qui n'a jamais ressenti le sentiment affreux de ne pas s'être consciencieusement approprié sa propre vie ?

Cette abondance de l'esprit qu'autrefois on appelait mystique - la véritable extase de l'être, telle qu'approchée dans *l'Imitation de Jésus-Christ*, ce texte anonyme et cependant lumineux du XV^e siècle, et pour cette raison si souvent cité par Van Gogh -, se heurte donc à l'abondance de nos biens d'une façon antinomique. Tout, ici, agit exactement comme si l'extase de nos âmes, cette excroissance de l'esprit, se heurtait violemment à l'opulence exacerbée du monde du concret, qui est l'extase du matériel. Et comme si cette extase surabondante du matériel, tel un épais écran de fumée, un fumigène nauséabond, nous cachait la force tranquille des vérités qui se logent au tabernacle secret, sifflant et vibrant au-delà même des choses...

Et pourtant, nous aspirons tous à la tranquillité de nos âmes. Nous avons tant besoin d'espace pour pouvoir nous sentir respirer - mais nous persuadons unanimement que cet espace qui nous manque n'est que de configuration physique... -. De si longue date, nous avons troqué l'extase originelle par un mirage. Et avons cruellement oublié combien nous manque cette autre extase puérile de notre jeunesse !

*

*

*

Essai poétique

Chant paisible de la forêt. Fond sonore des marais. Faire écho à la nuit, par ton agilité : campagnes traversées de fils d'araignées et d'herbes sombres.

Tes yeux sont parsemés. Tes furies endormies sur la plaine égrainée. Ton parfum chaloupé au grand lit resplendit de toute sa rosée. Effluve : le regard de ta nuit est un souffle enflammé.

Au printemps fatigué, la femme est adorée. Au matin réveillé, l'astre s'est envolé.

Et la flore, à ses pieds, resplendit de clarté. Chante sa haute mélodie d'ombre et de nudité. Le génie de la nuit se dérobe, mélopée...

Que tu marches au couchant, que tu cours au levant, toute ta dignité ne peut se résigner à se perdre au lointain, et pourtant...

Sur l'instant, dans ta légèreté, ton éclat disparaît, ô toi, ma silhouette émerveillée !

*

*

*

La poésie n'est pas seulement superposable à l'extase. Mais la poésie peut être l'élément qui redécouvre le chemin de notre nécessaire contemplation intérieure. Qui prédispose l'humain à ressentir ce qui travaille au fond des corps et irrigue nos âmes. À retrouver le fondement enfoui de nos êtres initiaux, de leur nature originelle.

La tentative n'est pas nouvelle : nous avons parlé de Rousseau. Et elle n'est pas non plus désespérée : la méditation, qui consiste en une sorte de noble médiation entre nos deux espaces opposés, est l'un de ses supports traditionnels. Elle peut prendre des formes multiples, mais son aboutissement est toujours sans équivalent. Sa méthode se passe assurément d'arguments.

Essai poétique

Aucun des thèmes évoqués jusqu'ici n'est véritablement nouveau. Tous les discours qui précèdent ne sont en aucun cas fortuits : ils sont comme inhérents à l'espace même de l'homme. Tous ont su irriguer, par exemple, l'ensemble de la science-fiction moderne, elle-même nourrie des mythes et légendes passés. Et de toute cette apologétique antique qui nous a précédée. Car que chercherait l'homme, sinon sa propre destinée ? Depuis la nuit des temps, cet homme avide apparaît si pressé qu'il en oublierait presque de vivre... C'est-à-dire d'écouter la toute puissance du battement de vivre. Soit de s'abandonner à son rythme vital et à cette pulsion même qui, très lentement et graduellement, en lui faiblit...

Ceci nous mène tout naturellement à reconsidérer ce que recouvre pour nous le vaporeux concept de l'Amour. Où se loge l'Amour ? Comment est né l'Amour, lui qui ne fut pas expressément donné par Dieu. Car Dieu fit l'homme à son image et fit offrande de la femme, non pour qu'elle lui soit égale, mais qu'elle lui soit soumise. Pour que cet homme la domine. Ainsi, toutes les premières lignes de la Bible disent que les hommes « prennent la femme qui leur plaît ». La femme se doit de sacrifice et d'obéissance. Quand donc est née la réciprocité ?

J'évoque des faits, mais je ne juge aucunement. À cet état de fait existent des raisons probables. Des explications se font ainsi jour, qui parsèment les voies de la civilisation. N'entrons pas ici dans le détail. Mais ce rapport de l'homme à la femme fut d'emblée un rapport de force. De dominant à dominée. Un contrat de bonne conduite tacite ; mais en aucune façon explicite. Dans la plupart des cas, il perdure encore aujourd'hui sous des formes multiples. Car ne nous leurrions pas : même si les rapports de force peuvent ponctuellement s'inverser...

Quoi qu'il en soit, Homère donne Hélène et la guerre de Troie comme prétextes à son Odyssée. Or qu'est-ce que la guerre de Troie ? Une vendetta chronique et des razzias successives. Une sombre histoire de rapt tribal organisé. Car en ces temps obscurs où l'homme sortait à peine de l'âge du bronze, la coutume subsistait d'aller prendre chez autrui les richesses qui manquaient à son peuple : les denrées abondantes, les troupeaux fertiles, des matières premières... Et, au besoin, le renouvellement du sang de son propre clan. L'avis des femmes, dans ces circonstances, ne fut que de bien peu de poids,

Essai poétique

comme on peut se l'imaginer ! Car que pouvait réellement penser Hélène de son triste sort ?

Pourtant, lorsque Ulysse revient de sa longue errance, Pénélope, l'éprise à en mourir, l'attend toujours. Celui qui enfin revient, de son côté, aiguillonné de jalousie, pour elle éliminera chacun de ses fâcheux prétendants. Est-ce déjà de l'amour, cette sorte de fidélité ? Ou seulement du devoir, de part et d'autre... ? De la sombre bienséance - ou peu importe, d'ailleurs, comment nous voudrions la nommer ?

L'Amour met plus longtemps que cela à se concevoir. Socialement parlant, l'amour courtois (ou, à proprement parler, le « fin amour » occitan) est connu pour être au mieux une invention du XII^e siècle. Encore ne fut-il expérimenté que par les sphères privilégiées d'une très haute aristocratie féodale. Soit un amour de classe. Entre ces deux latitudes, le Nouveau Testament, pour sa part, a fait la place belle à l'amour du prochain. Ce qui n'est pas encore l'amour de son conjoint, il faut bien l'avouer... Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner la bonne entente distante qui sépare Marie de son époux Joseph. Tandis que la prostitution, déjà, était mentionnée, dans l'Ancien Testament, comme l'activité la plus vieille au monde ! Allez donc savoir ce qu'en pensait la belle Hélène ?

*

*

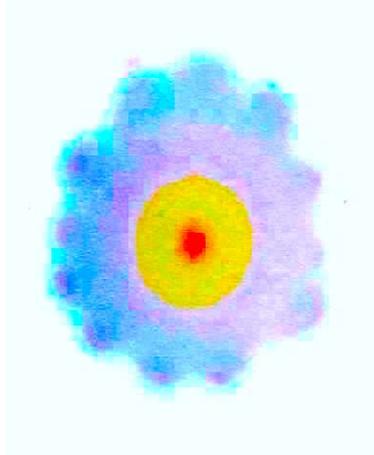
*

Souvent, l'homme moderne fait l'erreur de penser les faits et gestes anciens selon sa propre manière de ressentir les choses. Il oblitère de considérer que l'environnement qui présidait anciennement n'est plus l'équivalent de notre contexte actuel. Que ses prédécesseurs ne s'appuyaient pas sur les mêmes connaissances, ni ne vivaient selon les mêmes lois, les mêmes habitudes, des préceptes identiques. Comme il est tentant de juger après coup, alors que le résultat d'une situation initialement incertaine, parfois fortement engagée et très passionnément vécue, est désormais connu !

Tous les enjeux de notre siècle sont désormais posés. Ce long préliminaire pour asseoir l'importance vitale que revêtiront nos

Essai poétique

décisions à venir. Nous sommes pris dans une longue chaîne d'événements dont nous voudrions continuellement nous défaire, mais qui nous cadenasent irrémédiablement à nos propres valeurs. Seuls la volonté et le désir qui nous habitent nous font perdre de vue cette évidence de notre condition de vivants. Que serions-nous, sans le support de notre terre ? Que deviendrions-nous, sans le soutien et la fraternité des peuples ? Rien ne se résout-il jamais qu'en termes de rivalités, et non de collaborations ? Les dernières évolutions du monde nous rendent-elles plus vulnérables : mais alors, que va-t-il se passer, ensuite ? Pourrions-nous continuer à nourrir impunément des rêves de grandeur qui ne nous submergeraient pas ? Pourrions-nous, tout simplement, nous survivre à nous-mêmes ? Entrons donc dans l'étendue de notre prochain futur, pour voir ce que nous suggère le domaine lointain de l'hypothèse, de la supputation, voire de la simple projection.



Soleil n°65, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

*

*

*

Essai poétique

Une page par-ci, une page par là
Et nous dansons au creux des bois.

Aucun artiste n'est censé être un théoricien de l'Art. Mais atteindre à une théorie sur l'Art fait montre d'une agilité supérieure de son esprit rationnel. Et, de fait, les grands artistes théoriciens, comme le furent Rainer Maria Rilke, Victor Hugo, Léonard de Vinci, Friedrich Nietzsche, Marcel Proust ou encore Paul Valéry, par exemple, deviennent tous, pour le commun des mortels, des sujets d'étude de premier ordre paradoxal pour avoir excellé à la fois dans les deux domaines opposés de l'esprit humain : la pensée rationnelle et son expression sensitive.

Ces deux notions complémentaires possèdent en réalité une essence commune, liée à la compréhension intime des choses, laquelle débouche sur la clarté et la visibilité de l'expérience vécue. Hormis ces deux pôles, il n'est pas d'autres besoins, pour l'homme, pour comprendre et exprimer l'immensité en toute chose dont son univers s'est paré.

Certes, l'exploration du monde nous disperse, tel Ulysse en son navire, sur les mers incommensurables de nos vies. Nos étendues se glacent de souvenirs que nous n'aurions jamais espérés tels, hormis d'un au-delà. Mais d'un au-delà de quoi, au juste ? Des limites de nous-mêmes ? Car l'exploration du monde est avant tout la découverte de nos propres frontières. Son épuisement géographique procède de l'épuisement systématique de notre intimité psychologique. Faire corps avec nous-mêmes : aurions-nous jamais imaginer que cet exercice fût à ce point difficile à entreprendre ? Sa curiosité si ardue à satisfaire ? Le tout sans jamais éclabousser autrui de sa propre personnalité ?

C'est seulement au crépuscule de nos vies que nous commençons à comprendre que ce qui nous était donné de vivre ne pouvait se soustraire à nos vies mêmes, dussions-nous y abandonner nos moindres volontés. Car la volonté est doublée de l'art de l'esquive, de celui de la dissimulation, du fondement enfoui de nos êtres. Pourquoi sommes-nous si lâches à considérer la possible entité de nos propres profondeurs ? La souffrance de notre immense solitude ?

Essai poétique

Émerveillement de notre spontanéité : toutes ces différences qui font que vivre ici, entre ces quatre murs, enlacé du tourbillon interminable de tes bras, est un bien si précieux qu'il éliminerait d'un seul clignement de cils le mal de vivre qui en résulte... Je me suis souvent posé ces questions de la nécessité de l'autre, et un moment ai eu la vanité de croire que mon art, dans lequel quotidiennement je plongeais ma plume, y pourrait répondre à ma place... Chimère de la futilité !

Mais cela n'est jamais le cas. C'est ce que j'ai fini par découvrir au fond de moi, effaré, lorsque, arrivé à l'échéance de ma vie, j'y ai relu tous mes espoirs passés ; mais plus jamais les réponses qui les avaient alors accompagnés ! La prose de mes romans y était forte et dense comme un poison, mais ne parvenait jamais à transcender l'émotion d'être qui y avait jadis présidé. J'étais pris au piège du constat que vivre est une denrée en soi irremplaçable, parce qu'éminemment périssable. Pourtant, sur ce point précis, l'on m'avait prévenu : aurais-je dû savoir mieux écouter ce conseil ?

*

*

*

J'ai moi-même fait le sacrifice d'Abraham : le sacrifice de mon cœur. J'ai osé détruire ce qui était paré de la plus grande valeur à mes yeux : le sacrifice de mes sentiments. Et cet autodafé totalement auto-consenti de ma toute-puissance orgueilleuse d'être, cela m'a conféré une sécheresse d'âme que je n'aurais jamais crue possible. Mais il fallait que je le fasse, parce que, depuis que cette chose avait été écrite dans les nuages du temps, elle était comme commandée à l'insu de mon propre cerveau.

Peut-on raisonnablement détruire les beautés du monde ? Se peut-il que l'on puisse sciemment immolé par le feu le feu lui-même ? Ce sont les paroles que j'ai proférées en voyant s'élever les flammes. Ma désespérance était immense : mais plus intense serait-elle, finalement, que ma prochaine renaissance ? Car tout, dans les actes que l'on perpétue contre soi, tient dans la promesse d'une renaissance... Mais si celle-ci, au bout du compte, n'était jamais tenue ? Si elle n'avait jamais ni eu lieu d'être, ni même aucune raison d'exister ? La vie de l'homme

Essai poétique

se résout-elle à une telle fanfaronnade ? Ce type de pari : se sacrifier pour mieux renaître, ou véritablement périr... ?

Rien n'est jamais plus beau que ce qui vient de sa propre chair, de ses sombres tréfonds, sa sobre obscurité, de ses entrailles... Car cela fut extirpé anciennement de sa profonde ténèbre, pour pouvoir s'élever à sa juste lumière. Comment peut-on imaginer porter soi-même jusqu'au bûcher ce qui fut si précieusement désincarné de son néant ? Si péniblement délogé de sa gangue solide et par ses propres mains déterré ? À quelle logique intérieure obéir, en de pareilles circonstances ? Et pourtant, ne sont ni si rares ni à ce point saugrenus les exemples de cette manière d'autodestruction. L'homme, peureux sur cette terre, passerait-il son temps à s'autodétruire... ?

Je ne sais quel conseil je pourrais donner si je devais, un jour ou l'autre, me retrouver devant une telle situation qui toucherait un proche. Le fait est que, quelquefois, nous faisons ce qui nous semble être en tout point désigné, et non ce que l'on a senti, ou même choisi. Et plus la décision est grave à prendre et plus le naturel prend la tangente ; fiche le camp loin de nous, se débobinant au galop : personne n'a-t-il jamais ressenti cela ? La perte du fils d'Abraham, ce premier-né de sa dernière épouse Sara, en était-il le prix à payer ? Est-ce uniquement parce qu'il était le premier d'une nouvelle lignée, la prémisse de son troupeau ? Et qui, au bout du compte et à part nous, nous retiendrait le bras ? Qui, à l'inverse de ce sacrifice, saura lâcher la bride à nos chevaux et largement ouvrir les deux battants de nos écluses, si ce n'était nous-mêmes ? Ne serait-ce que symboliquement ?

Mais ce n'est pas comme se mettre à tailler sa haie : c'est-à-dire élaguer les branchages, ou éliminer furtivement son petit morceau de tissu. Éliminer patiemment de notre entour tout ce qui nous dépasse : ce labeur quotidien, le propre du jardinier. Quand une production existe, c'est pour qu'elle soit portée vers l'extérieur, ses fruits méticuleusement délivrés à autrui. Et mieux vaut-il, en ces cas-là, qu'ils soient bien calibrés ! Cela s'entend : lisibles et compréhensibles de la plupart de nos congénères, si ce n'est préhensibles par tous, sans exégèse exagérée. Fort bien : en cela consiste, comme cela a déjà été signalé, le travail de l'écrivain. Et celui-ci s'appuie sur sa pratique, son expérience quotidienne, qu'il a apprise en côtoyant les mots. Dans le sombre réduit de leur intimité...

Essai poétique

Approche plus humaine que mécanique, s'il en est. Plus sensuelle, en somme, et moins mathématique. Il n'existe, avec les mots, aucune règle préétablie que celle qui va et court le long d'une plume. Il s'agit de surprendre là où quelque chose, quelque part, tressaille... D'anticiper ce qui bouge à peine : son moindre mouvement encore immobile. En bref, ce travail s'apparente aux aguets perpétuels : être à l'affût de son gibier, sa pitance mineure. Oui, ce travail est une traque de tous les instants !

Bien sûr, avec le temps, les capacités de nos corps et de nos esprits conjugués décroissent de concert. Notre vigilance, c'est un fait établi, s'effiloche lentement sous le soleil. Notre vivacité naturelle s'émousse de nous. Notre dextérité de pensée s'éparpille à tous vents. Mais notre perspicacité reste là pour suppléer nos manques d'à-propos. Notre attention est relayée par notre connaissance acquise de longue date : comme qui dirait « sur le terrain ». Ici, nous revient en mémoire la notion d'expérience. Celle qui, justement, ouvre les portes de la Science... Ne dit-on pas, en effet : « Il possède la science des mots. » ? L'écriture, quant à elle, avec le temps et l'expérience, ne deviendrait-elle pas qu'un simple exercice automatique ?

*

*

*

Mais les peuples ont fini par prospérer (ce qui prouve que la démographie a toujours été une arme stratégique). Ils ont fini par faire leurs la promesse de Yahvé d'un embellissement illimité sur la terre. Ce qui signifie plutôt : d'un accroissement inconsidéré de sa propre matière, à l'encontre des réserves illimitées de richesses que nous promettaient les frontières exiguës de notre propre planète. Mais comment les peuples l'auraient-ils su ? Fallait-il prendre au pied de la lettre, et à sa racine même, le fameux précepte : « Ne goûtez pas aux fruits de l'arbre défendu. » ? Ne fallait-il pas s'inventer la science du réconfort ? Apporter à autrui, comme à soi-même du reste, le sentiment d'une abondance matérielle, là où la pléthore spirituelle aurait seule pu suffire ? De quelle parabole fallait-il s'imprégner le plus ? Quelle allégorie, en priorité, nous était-elle désignée ? Et comment s'orienter,

Essai poétique

au cœur de la lecture confuse d'une œuvre de profusion, au sein même de cette Œuvre de la profusion ?

Écouter le vent des indiens d'Amérique ? Savoir se rasséréner de l'eau tombée d'une cascade ? Plonger dans le vide enivrant de notre plénitude ? Certes, cela est beau sur le papier. Cela est noble dans l'idée, si ce n'est dans les intentions. Mais est-ce à ce point réaliste ? Le jugement de l'homme lui restera-t-il tout entier, en la matière ? Car quel rapport l'homme entretient-il, justement, avec Dieu « son » Père ? Est-ce une relation de nature psychanalytique ? C'est-à-dire un rapport forcément voué à l'échec, car réduit à un simple conflit d'autorité ? En poursuivant plus loin la lecture de l'Oeuvre, nous poursuivrons, par là même, notre propre écriture. Et comprendrons peut-être comment l'homme en est arrivé là ?

*

*

*

L'écrivain, on l'a vu, est tel un chercheur d'or qui plante ses banderilles aussi loin que peuvent le soutenir ses mots. Mais lui-même se nourrit d'une nourriture terrestre qu'il perçoit alentour. Le monde entier est la vitrine où plonge son œil. Et ma foi, il n'est point nécessaire de lui souffler longtemps ce qu'il a à voir. L'écrivain est constamment animé de cette flamme du regard. Il perçoit aussi loin que sa nuit est dense. Il est, comme qui dirait, nyctalope. Mais nyctalope de l'âme, ce qui est un jeu plus sérieux. Il sait discerner au plus profond de la noirceur ce qui agite les chairs, et jusques aux cœurs des choses, sans avoir besoin de les pénétrer.

Une neige a beau recouvrir nos sentiments : ce n'est qu'un fin voile de mousseline. Une pesanteur a beau vouloir appesantir son souffle sur le volcan : nul besoin de lui expliquer pourquoi celui-ci bouillonne, ce contre quoi il fulmine, ni ce pour quoi il rumine, car l'écrivain est sans secret pour les phénomènes psychiques, comme pour les mots. D'où l'incarnation de sa pensée dans le verbe. D'où sa clairvoyance de thaumaturge. D'où sa sorcellerie du langage. D'où les silences inspirés du poète...

Essai poétique

Car pour les mots, il s'agit avant tout d'être habités. Les mots sont comme des coquilles vides qu'il convient de peupler de visions. De remplir de cette vaste et sombre profondeur de la forêt sans légende, indigente comme le seraient des lettres dont il faudrait insuffler la vie, puisque leurs manquent encore leurs lointains destinataires... Des esprits sans fantôme, des musiques sans instrument : n'y a-t-il rien de plus triste au monde qu'une enveloppe sans destinataire ?

Ainsi, pour dérober leurs fautes à l'œil sagace de Dieu (ce grand écrivain en puissance !), des hommes vendirent leur frère Joseph en Égypte. Début de la prospérité des Hébreux sur le Nil.

*

*

*

De la frontière d'Ulysse naquit son voyage.

La première frontière, pour l'homme, fut celle de son horizon. Cette barrière inhospitalière qu'il s'est agi, pour lui, de franchir. Car c'est lui, ce large horizon, qui façonna en l'homme le principe même de ses illusions, de leur divagation diffuse. Il en fut le moteur, le fidèle producteur et sa fabrique précisément acérée. Le corps accéléré, en quelque sorte, par sa pugnace réalité. Car nous ne serions rien, sur notre terre, si nous n'étions cernés d'un unique horizon... !

Frontière nébuleuse, aussi loin que l'accomplit notre imagination. Au-delà du tracé où porte le regard, se déploie l'inconnu : ce lieu ouvert, sans consistance aucune, qu'il nous fallait combler de créatures fantasques et de rêves multiples, tant il est vrai que l'humain a une sainte horreur du vide. Et tout est déformé sous l'œil disert de l'inconnu. Car pour nous, des géants il construit, usine nos sirènes, creuse dans la falaise un peuple des cavernes, y polit des vallées... Ulysse fût-il le jouet de sa lointaine frontière ?

L'horizon, en soi, est un dieu légitime, surpuissance de l'homme. Comme s'étale devant nous sa douce voie lactée. Car les étoiles, elles aussi, y dessinent pour nous leur haut foisonnement de mythes et divinités. Sous les cieux mornes de la pluie, légère et pour ainsi dire

Essai poétique

menue, la plage... Ulysse fit le siège de ces croyances antiques, ses tendres hallucinations.

Et depuis lors, souffle dans ses cheveux le chant inique des voyages...

Le côté initiatique du langage débute lorsque les mots s'enchaînent les uns aux autres, tel Ulysse s'est enchaîné au mat de son navire. Comme un tic-tac de pendule régulier, avec la fluidité du métronome, nos idées familières se façonnent à elles-mêmes, issues des profondeurs et du muqueux brouillard dont elles étaient jusque-là nimbées. Notre magie ordinaire consiste en la dissipation de ces brouillards.

Nous écrivons parfois sans même nous apercevoir de notre poésie. Nous balbutions des mots intimes, tandis qu'il faudrait les hurler. Nous séquençons consciencieusement nos phrases, alors qu'il faudrait les rendre plus onctueuses encore, en quelque sorte les liquéfier. Nous heurtons sous nos pas nos plus tenaces convictions, tandis que la bonne attitude eût été de les abandonner à leur libre cours. De les rendre à leur évanescence première, leur assurance vaporeuse. Faisons-nous suffisamment confiance au cours vaporeux des choses ? Et le langage devient ce cours bruisant dont se remplissent les rivières.

Et comme pour Ulysse, le voyage du langage débouche sur la conquête. Car conquérir le monde est notre unique festin. S'approprier sa consistance est notre seule raison d'être, sa justification. Mais ne nous trompons pas de cible ! Aurons-nous donc, demain, une pacifique conquête à toujours assouvir ?

*

*

*

Nous nous sommes empreints de toi.
De tes mots, de tes soleils, de ton silence.
De ton vent marin et de tes branches :
De ton rayonnement immense.

Du vent serein et qui serpente.

Essai poétique

Et de tes mots que tu inventes
Quand ton miel et ton vin fermentent :
Sommes empreints de ton absence.

Du sol grisant de ton attente
Que matérialisent les sentes
Par tes senteurs évanescentes
Que nous descendons dans l'attente
De ta révélation ardente... !

De ta gaïté : celle qui danse
Et que tu nommes dans tes stances
Quand le vent frais nous réprimande
Partis au bout de notre attente.

Car nous nous sommes empreints
Par toi, de cette profusion latente
Du monde, au sein même de ton silence !

*

*

*

Découverte de la conquête, ou reconquête de la découverte ? C'est Dieu lui-même, et en effet, qui nous commande la conquête. C'est lui qui désigne aux Hébreux le peuple à châtier, le sol à conquérir, Sa terre à eux promise. Car en fin stratège de guerre en quoi Il se mue, Il dicte, ordonne et répartit. Il prémédite les sentences et réalise les plus hautes récompenses, le tout organisé dans un esprit d'obéissance sans concession. La conquête pourrait se lire comme une dynamique de l'obéissance. Et l'obéissance n'est jamais aussi efficace que lorsqu'elle est librement consentie !

La conquête peut être soit collective, ou bien individuelle, c'est selon. Mais dans les deux cas, elle ne revêt pas la même nature. Ne se pare pas des mêmes injonctions, ne se soumettant pas aux mêmes motivations intérieures, pour des résultats diamétralement opposés. Mais tandis que les Israélites se fondent impétueusement en territoire, bâtisseurs de leurs propres demeures, Ulysse l'archaïque, quant à lui,

Essai poétique

désespère intérieurement d'un retour. Sa reconquête principale consiste, pour sa part, à s'en retourner chez soi. Sa justification primordiale se réduit à se rêver là où il n'est pas. Ce qu'il découvre au passage ? Bah, ni pensons même plus : sa vieillesse s'en repentira ! Sera suffisamment longue et sereine sa sagesse pour qu'il se débarrasse de ses souvenirs... Fondamentalement parlant, Ulysse n'est pas un partageur de trésors. Seulement un héros solitaire.

Mais lorsque le peuple de Yahvé prend possession d'un territoire, même sur injonction divine, est-ce réellement du partage ? N'est-ce pas plutôt du réalisme, de la nécessité sociale ? Difficile de définir les principes et ressorts de la cohésion sociale qui forge un peuple, ainsi que de tout ce qui le travaille, souterrainement parlant. Yahvé ne serait-il, d'ailleurs, que l'expression supérieure de ces forces indivisibles, mais cependant à l'humain perceptibles, qui sont à l'œuvre à l'intérieur d'un corps pluriel et que son époque fragile n'avait pas encore su mettre en évidence ? Ces forces synthétiques que notre société étudiera postérieurement, par cette science singulière que, bientôt, elle appellera l'Histoire ? Allez donc savoir !

Quoi qu'il en soit de ces zones de flou, de ces interrogations persistantes, il n'y a rien de plus précieux, pour l'homme, que sa conquête, qui reste son moyen privilégié d'établir sa vie. De définir son propre territoire secret et son identité. Se confronter aux éléments, certes, lui est indispensable ; mais, aussi et surtout, se confronter à soi-même. Se définir pour soi, par ses propres limites sensibles : ce moteur est inaltérable. En ce sens, nous sommes humainement inaliénables. C'est-à-dire irrémédiablement humains, tant que nous persistons à vivre sur notre seul espace terrestre. De là la puissance et la portée de nos mythes, qui jouent ici le rôle de ciment des peuples. Les textes limpides sont là pour nous le rappeler.

Car la découverte est une mystique de l'âme, au sens premier du terme. Une valeur suprême pour celui qui la pratique. Ceci voulant signifier : une valeur absolue qui prime le tout ; donc exclusive. Une fois engagé dans sa démarche de voyage, même s'il est devenu le jouet des éléments qui le dépasseront, Ulysse, ne percevant alors que le but ultime comme vertu, se prendra lui-même au jeu du voyage comme un moyen. Et si ce moyen devenait à lui seul la finalité ? Et s'il devenait lui-

Essai poétique

même la finalité extrême de ses propres moyens ? Au surplus, cela engendrerait, pour l'homme, une mystique de la gradation.

La gradation, insidieusement, fait émerger en l'homme la notion de surhomme. C'est par une progressive émulation de la notion de découverte que s'engendre une découverte complémentaire. Et de découvertes en découvertes supplémentaires, l'individu se grise de ce nouvel état qui, imperceptiblement, le change et le modifie. On peut avancer, à ce point du récit, que la gradation enrichit l'homme, autant qu'elle le déformerait. Qu'il accèderait, par son biais, à un autre lui-même, tout en restant irrémédiablement lui-même... Miracle de la plasticité humaine !

Le découvreur devient alors le réceptacle de sa propre gradation. Laquelle est souvent identifiée comme un mystère en soi, parce qu'une gradation, par nature diluée dans le temps, ne peut être perçue en tant que telle, mais ressortant plutôt d'un mouvement intériorisé, qui inévitablement nous conduit vers un sentiment de mystique : la primauté étant donnée à l'action non pas pour l'action elle-même, mais plutôt pour assouvir ce désir de plénitude qu'elle nourrit en nous. Ou pour tenter d'atteindre au sentiment de plénitude par la simple gradation de son désir d'absolu !

Cet absolu, aussi, fait partie de la règle du jeu. Mais il se pare des teintes particulières ancrées en chaque individu : car de la pureté à la névrose, il n'y aurait qu'un pas, ce fait est reconnu. Et tous, nous sommes les jouets d'éléments hautement particuliers : et notamment de ceux que l'on s'est patiemment fabriqués.

La poésie serait la résultante inattendue de cette gradation mystique du surhomme.

*

*

*

« C'est très bien écrit. Les éléments s'enchaînent avec intelligence et vitalité », peut-on lire dans le carnet de l'écrivain. Car l'écrivain commente tout : l'éclosion de la moindre de ses pensées en dépend, le

Essai poétique

livre étant conçu comme une savante gradation de sa mémoire. Une évaluation limpide et progressive du monde, si possible enivrante.

Une éclosion programmée, ou un obscur dévoilement ? Empreint de poésie, un livre, parfois, devient le siège intime d'un sentiment, la forteresse de ses sensations. Principalement : ses pulsions de vivre et de s'en ébahir. Voilà en quoi consisterait la poésie du surhomme.

Aussi, le roman serpente-t-il paisiblement au creux des paysages, pour prendre le temps de divaguer à nos côtés. Ce dernier terme voulant signifier plus spécifiquement : « rêvasser à loisir le long de nos chemins indéfinis ». Car nous devons divaguer au monde si nous voulons, un jour, pouvoir en récolter le sel. Nous nous devons de transgresser les codes cadencés du récit, si nous voulons pouvoir réaliser les codes induits de nos vies. Oui, ces codes induits par nos propres vies... ! Mais pour cela, et sans jamais, pour autant, rien innover de plus que le sujet lui-même, nous suivons les soleils de nos mirages perdus, pour aborder à des grèves qu'il nous aurait pourtant fallu ne pas connaître. Tous, nous vivons de ces dangers indéfinis...

La gradation du récit est cette règle première de la transgression. Elle rompt le calme tranquille du monde, possédant cette volonté de nuire au récit, afin d'en éprouver la linéarité. La cohérence de sa carapace lisse est sa propre misère, qu'elle combat du mieux qu'elle peut. Et l'écrivain, dans tout cela, s'y retrouverait-il un tant soit peu ? Aura-t-il su patiemment ériger le détour de l'intrigue en des calamités, ou bien en des trésors cachés ? Là réside, pour lui, le principal enjeu : rester dans la sincérité de sa propre démarche. Rester plausible à soi-même, tout autant que crédible à l'oreille d'autrui. Tout cela est-il possible, tant que l'altruisme reste fidèle au rendez-vous ? Mais l'altruisme est-il lui-même souvent au rendez-vous ?

Ce qu'il faut entendre par la notion d'altruisme, ici, n'est rien d'autre que la volonté de symbiose par le récit. De ne faire qu'un avec un auditoire par l'entremise d'un texte. De voir l'oralité singulière de cette même transcription devenir sa genèse particulière de virtuosité. Sa poésie spécifique, mais admise de tous, car éminemment admissible par tous. Soit reconnaissable d'entre mille : mais aussi, familière à nos oreilles, comme l'est à notre vue le tendre bouquet de roses ou celui de

Essai poétique

lilas fermement tenu au creux d'une main : là réside la magie des récits populaires, qui se transforment lentement en notre mythe d'éternité !

*

*

*

C'est toujours après coup qu'on écrit les histoires. La lune est toujours pleine à craquer de nos tendres espoirs. Raisons pour lesquelles, dans le feu de l'action, nul être ne peut deviner par avance la force de conviction que dégageront les textes qui en seront un jour extraits...

D'où la question qui se pose : faut-il que nous vivions notre drame pour ce qu'il est, ou plutôt le fantasmer pour ce qu'il devrait être - ou bien même, ce qu'il deviendrait sous une plume légère ? Sous la diction altière de ces mots par nous-mêmes proférés, au sein de nos histoires sauvagement profanées par le texte ? Grand et fort dilemme, en vérité, que cette âpreté profonde de nos rêves... !

Ulysse n'a-t-il jamais rêvé la gloire qui émanait de son voyage ? L'a-t-il seulement perçue autrement que comme une voie sans issue ? Tellement difficile à dire et impossible, concrètement, à estimer, tant le texte final ne l'exprime pas. Mais se perdre en mer était bel et bien une réalité tangible du VIII^e ou X^e siècle avant notre ère : une réalité de la quotidienneté du monde égéen, vaste bassin morcelé de côtes fragmentaires ; ou sorte de récipient infranchissable de la symbolique humaine en perdition, laquelle interpelle à distance le blason devenu pourtant si actuel de notre errance poétique.

Errance concrétisée depuis la ville d'Ismaros, toute proche du Pont-Euxin, jusqu'à l'île enchanteresse d'Ithaque, son royaume d'origine, à travers dix longues années de péripéties les plus variées. Mais Ulysse est le seul protagoniste du voyage à conserver en toute circonstance la maîtrise de son moi. En tant que chef d'équipage, cela va de soi. Mais aussi, en tant que maîtrise de sa vision personnelle du monde, ce qui lui permet de déjouer les pièges un à un. Vision antique, égocentrée, que celle de ce petit roitelet d'une colonie insulaire. Mais encore : origine solide d'un culte de la personnalité hors du commun, dont le charisme semble avoir débuté de son vivant. Ulysse, par son aplomb inébranlable,

Essai poétique

par sa prestance si naturelle et sa force de caractère, s'érige en un prototype du pouvoir ionien. Tout au long de l'Odyssée, Ulysse parcourt l'indispensable initiatique de son pouvoir.

À Athènes, le pouvoir est multiple ; mais en même temps, fondu en un seul, qui a pour nom « démocratie ». Étrange bête, en vérité, que cette hydre à dix têtes qui tentent péniblement de n'en faire qu'une seule ! Car les mythologies ne surgissent pas en tel point de notre espace-temps uniquement sous l'impulsion du hasard : mais elles sont porteuses, plutôt, d'une signification dont la malice intime est de vouloir toujours percer au jour !

Démocratie, cependant, réservée aux nobles, puis élargie, dans un second temps seulement, aux hommes libres, ce qui revient à peu près au même, les riches artisans en plus. Suprématie tronquée des peuples mêmes, tout autant que personnification démultipliée de l'individu : le pouvoir qui en ressort reste un pouvoir de classe, mais qui rayonne par sa puissance d'agrégation. Plusieurs parlant d'une seule et même voix : quelle invention géniale, malgré tout ce que l'on peut en dire !

Mais attachons-nous plutôt à la vision du monde qui en résulte : car dans les faits, cette vision individualiste de l'origine, celle qu'Ulysse a cultivée pour se construire une unique personnalité par son adversité même, parce que c'était la seule voie qui prévalait pour lui et pouvait utilement présager de son faible pouvoir isolé, en somme, cette vision ne serait que bientôt reproduite par les foules d'Athènes, à peine élargies au groupe engoncé dans ses propres remparts. Le sens de la vision qui émane de ce « lui » pluriel reste rayonnant, de l'intérieur vers l'extérieur : un peu comme la chaleur qui part du cœur, pour lentement diffuser vers la périphérie. Nous sommes englués dans une démocratie chaleureuse.

Important de s'en tenir à cette définition, car l'expérience nous montre que d'autres systèmes de pensée sont possibles. Découlant d'eux, d'autres visions du monde ont su se constituer, voire se légitimer, au fil des temps. Car la démocratie ne fut pas la seule à être le siège de la parole. D'ailleurs, tous ces orateurs éloquents qui l'ont nourrie de leur verve prolifique furent en même temps des poètes. Ce qui prouverait, une fois encore, que la poésie est l'école de la formation du langage.

Essai poétique

Tout comme Athènes fut l'école de la formation du discours, de la pensée féconde et de la loi réunis. Ce qu'il fallait démontrer...

Par l'Ancien Testament, la solution divine proposée ne consiste pas en une démocratie à proprement parler : elle ressort plutôt d'une vision comme « externalisée » du peuple de Dieu. En premier lieu, par elle et à travers elle, la royauté issue de la lignée de David subsiste dans toute sa grandeur, bien qu'issue d'une simple fronde - ce qui, là encore, est éminemment symbolique -. En second lieu, parce que la transcendance qui en émane devient en soi une autorité à laquelle nul membre du groupe ainsi formé ne peut aisément se soustraire. Être hébreux, à l'époque déjà - c'est-à-dire dès celle des tribus du désert -, signifiait l'acceptation sans concession de la condition hébraïque. Fait qui ne devait poser aucune difficulté majeure, puisque cette conception de « leur » monde résolvait *de facto*, à leurs yeux, la question essentielle de leur survie.

Mais cette vision identitaire n'en reste pas moins l'expression de la mise en commun d'une volonté transcendantale d'exister en tant que communauté, et plus seulement en tant que couvercle pyramidal d'un pouvoir centralisateur. On peut dire que, par le biais d'Athènes et de Jérusalem, est née la notion librement consentie du nombre. Et celle, plus précieuse encore, de la cohésion du vouloir, pour un rayonnement acquis autrement plus efficace ! Avoir conservé des photographies instantanées de ces deux émergences est à la fois normal et on ne peut plus surprenant. Normal, parce qu'il était naturel que ces deux textes cristallisent ce qui importait le plus aux yeux de la communauté toute entière des peuples. Surprenant, par la force parfois souterraine que ces révélations supérieures ont prise. Et que, malgré cette « souterranéité » consubstantielle, ces deux textes ne se soient pas dispersés à tous vents au fil des siècles, mais plutôt que cette pertinence intrinsèque, bien au contraire, ait été finalement le meilleur garant de leur conservation, ce fait-là laisse sans voix. Car ici réside pour nous, spectateurs de notre XXI^e siècle on ne peut plus étonnés, le plus puissant de nos mystères humains.

*

*

*

Essai poétique

Peut-on développer une vision contemporaine, c'est-à-dire scientifique, de la Bible ? Elle qui, en aucun cas, ne fut établie, dès à l'origine, pour nourrir une pareille approche ? Certainement pas ! Mais à l'inverse, un lecteur avisé, c'est-à-dire un universitaire par exemple, pourrait vouloir approfondir une vision comparative avec notre société actuelle. Et il aurait, vu sous cet angle particulier, tellement de choses à en dire...

Développons un peu cette dernière remarque. Notre individualisme libéral fait de nous des électrons libres, en suspens dans notre bocal devenu trop petit pour tous nous contenir, engendrant une compétition permanente entre les individus. Nous sommes désormais conditionnés pour cela, à tous les niveaux de notre vie sociale, depuis notre plus tendre enfance. C'est une tendance lourde qui mine le sentiment de communauté, détruisant notre lien d'association spontané. Socialement parlant, en effet, nous avons bien du mal à nous reconnaître dans autrui, à nous identifier dans une valeur fédérative, et devons apprendre à faire avec. En éludant le sentiment d'appartenance, ne nous minons-nous pas nous-mêmes ? La solitude n'est-elle pas incidemment devenue le sentiment le mieux partagé au monde ? Après avoir passé tant de millénaires à peaufiner son pouvoir d'agrégation (le fameux « mouton » de notre ami Panurge), l'homme n'est-il pas en passe d'inventer la machine à désintégrer les valeurs humaines ? Le désir d'accession aux richesses matérielles et à la suprématie intellectuelle n'est-il pas en train de laminer la seule qui vaille, d'entre celles qui demeurent : notre richesse intérieure ?

La vraie révolution, en la matière, consisterait à être collégalement en capacité de retourner cette habituelle appréciation narcissique que nous avons établie de notre rapport à nos environnements, pris au sens pluriel. C'est-à-dire à apprendre à susciter un rayonnement permanent de nos attentions individuelles, exclusivement tournées vers nos centres désinvestis de tout sentiment de surpuissance et de domination. D'extirper hors de nous le désir incessant de la supériorité élective : qui, dans notre société, serait à même de garantir savoir y parvenir en toutes circonstances ? Car ce n'est pas le froid qui, ici, gagnerait nos cœurs, mais bien l'apaisement. Le partage de ce qu'il nous reste à découvrir : la multiplication miraculeuse des pains, cette manne que l'on sait être divine.

Essai poétique

La volonté de sauvegarder, plutôt que celle, et à ce point exacerbée, d'exploiter pour notre propre compte, est-ce là une demande si difficile à satisfaire ? Non, si elle est conçue comme un changement culturel de base : consenti par tous, comme cela fut déjà le cas à l'orée de notre civilisation. Car la manne en question ne saurait être qu'un exsudat en provenance de notre seule profondeur...

* * *

D'où le problème posé de l'enseignement. Et donc, à nouveau, de la question du texte. C'est-à-dire de la parole donnée, ayant ici le sens de précepte à la signification orientée. De la révélation généreusement octroyée : c'est-à-dire que l'on a faite circuler sans ambages, pour qu'elle devienne le bien de tous, la propriété partagée de chacun. Le ciment d'une société raisonnablement conquérante, car consciente de l'étendue de ses limites.

Mais l'individu - on nous le répond - n'est que le jouet de ses erreurs sociales. Il n'appartiendrait donc qu'à nous seuls d'apprendre à nous en désenclaver ?

Mythe de l'au-delà, mythe de la réalité.
Mythe par lequel nous naviguons sur les plaines et les blés.

Mythe de nos faiblesses - nos plaies d'Égypte -, de nos capacités :
Nous tiendrions dans nos mains le mythe d'une éternité.

Saurions-nous nous bercer de l'étendue glacée
Ou chaleureuse de notre humanité... ?

Puissions-nous l'embellir de nos futurs tracés :
Pour savoir les parcourir, juste avant de nous endormir ?

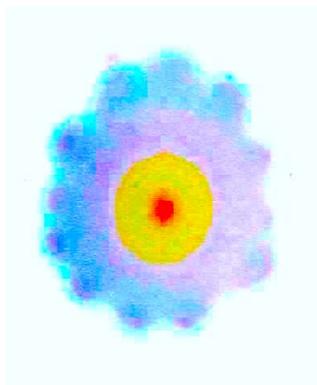
En cette manière de huitain, gisait certainement l'espoir informulé
enfoui au cœur de la pensée d'Ulysse.

Essai poétique

*

*

*



Soleil n°65, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019